

SARAH GALIS

LES LARMES

D'ADREALIS

1. L'héritière voilée

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520694

Dépôt légal : novembre 2025

Chapitre 1

Cendres et éclats

Elwyn

L'aube n'avait pas encore percé les lourdes brumes d'Aer Thalor que Lyssar, le quartier d'En-Bas, somnolait encore, recroquevillé sous les rafales du vent fluvial. Ce village modeste niché entre les collines boisées. Les vieilles pierres oubliées par le temps, ce lieu à l'écart du monde, dont les toits sont couverts de mousse et les chemins de terre rouge, battus par les sabots et les pluies. L'air y était chargé de cendres et d'histoires que l'on n'osait plus raconter à voix haute.

Dans une chambre sombre, une silhouette frêle émergea d'une couche en toile usée. Elwyn. Elle frictionna ses bras nus, sa peau pâle presque diaphane. Grelottante, elle se frotta les yeux d'un bleu glacial et recoiffa ses longs cheveux d'un blanc pur comme la neige fraîche, en une natte qu'elle entourait autour de sa tête. Son souffle dessinait de légers nuages dans l'air froid. Elle attrapa sa robe rêche usée par les lavages répétés suspendue à un clou rouillé, puis tira sur le tissu trop court pour couvrir ses chevilles et ajusta sa coiffe en lin grisâtre. Une mèche s'échappait de cette dernière, qu'elle remettait en place. Une cascade blanche qu'elle cachait depuis aussi loin qu'elle se souvienne. Et dans un village où les gens se méfient de ce qui sort de l'ordinaire, c'est bien plus sûr de passer inaperçue.

Elwyn n'était qu'une bonne au service de la famille Valdris, des bourgeois arrogants qui vivaient dans une maison aux volets bleus, la seule du village avec des vitres en verre. Ils ne connaissaient ni la gratitude, ni la douceur. Elle était invisible à leurs yeux, sauf quand ils lui criaient dessus ou qu'ils lui confiaient les tâches que même leurs nabots ne voudraient pas faire. Elle s'y était habituée, enfin, c'est ce qu'elle se disait.

Sa mère, quant à elle, l'attendait chaque soir à la maison. Elle n'était pas tendre. Elle soignait les gens avec des herbes et des décoctions, et cela lui donnait une réputation qu'Elwyn

n'aurait jamais. Elle prétendait que le silence et l'obéissance d'Elwyn étaient sa plus grande force mais Elwyn trouvait surtout que c'était un fardeau. Elle était lasse, en colère et fatiguée de devoir toujours obéir, de se cacher et de ne pouvoir montrer aucune émotion. Sa mère, Marna, lui interdisait de se faire remarquer. Mais après 19 ans à subir ces règles, elle avait envie de vivre et non seulement de survivre. De crier sa joie, sa colère, sa tristesse et tous ses sentiments qui font d'elle ce qu'elle était. Mais elle ne savait pas comment ni quand le faire et même si elle y arriverait. Après tout ce temps passé sous silence, à devoir servir les autres, devait-elle se montrer ?

Aujourd'hui, n'était pas différent des autres jours. Elle marchait dans les rues en évitant les regards, le dos droit malgré la fatigue qui pesait sur ses épaules. Des voix s'élevaient, des charrettes grinçaient, des enfants couraient. Le marché s'agitait déjà. Son ventre gargouillait en sentant l'odeur du pain chaud, des biscuits au miel et de la viande fumée. Pour éviter d'être en retard Elwyn n'avait pas pris le temps de manger.

J'aimerais tellement pouvoir quitter ce travail, mais qu'est-ce que je ferais ? Marna ne veut pas de moi dans sa boutique, prétextant que je ferai fuir les clients. Pourtant j'aimerais bien travailler dans son herboristerie, être au contact des plantes, apprendre les potions et décoctions, savoir comment soigner une personne. Mais tout cela m'est refusé. Mon rêve serait de travailler à la bibliothèque, j'avais tenté une fois d'en parler à Marna mais elle m'avait interdit d'y travailler par peur que je brûle les livres. Comment pourrais-je faire cela ? J'aime tellement les histoires qu'ils peuvent nous raconter...

Le jour s'était levé depuis longtemps quand elle arrivait devant la demeure des Valdris. Par chance, leur maison se trouvait face à la place du marché à côté de celle du bourgmestre. C'était une famille d'En-Haut mais qui vivait En-Bas pour le commerce, car Edegar Valdris vendait le meilleur vin de tout Aer Thalor. À Lyssar il y avait plus de taverne et de bordel qu'à Léandre. Les gens de la haute se retrouvaient généralement dans des salons de thé ou invitaient les convives chez eux. Comme toujours, la porte arrière lui était destinée.

On ne voulait pas la voir comme une personne et encore moins comme une invitée.

Maxine, la cuisinière, devant le four à pain, l'attendait déjà, bras croisés, lèvres pincées.

— T'as mis le temps, la gosse. Sers l'eau, frotte les marmites, et que j'te voie pas traîner !

Elwyn s'exécuta sans un mot, sans réussir à la contredire. Chaque parole coûtait trop cher. Ses mains plongèrent dans l'eau glaciale, sa peau se fendit presque sous le savon. Elle nettoya, briqua, courut du cellier à la salle à manger en silence.

Puis vint l'heure du marché.

Chargée d'un panier de linge des Valdris à livrer à la lavandière, Elwyn sortit de la demeure Valdris. L'air frais lui offrit un court répit, une sensation de liberté où il ne lui restait qu'à respirer et à exister, avant que la réalité de sa situation ne la rattrape.

Sur les étals, les couleurs débordaient : pommes rouges, tissus dorés et robes. On pouvait y entendre des voix criardes et des rires gras. Mais tout cela n'était pas pour elle. Elle préférait le silence et l'odeur du vieux parchemin que cet endroit bruyant et trop coloré ne pouvait lui offrir.

Son regard se posa sur un stand de grimoires anciens. La couverture d'un ouvrage attira son attention : noire, ornée d'un cercle gravé qui l'attirait. Comme si le livre désirait qu'elle le touche, l'ouvre, le lise.

Elle s'approcha, tendit la main.

— Tu aimes les livres anciens ? demanda une voix derrière elle.

Elwyn se retourna brusquement. L'homme était d'un charme désinvolte, presque insolent. Sa silhouette élancée trahissait une souplesse propre à ceux qui ont grandi à courir sur les toits ou à se faufiler dans les ruelles. Ses cheveux, d'un brun profond, tombaient en mèches rebelles sur son front, un peu en bataille, comme s'il revenait d'un coup de vent ou d'un mauvais plan. Mais ce qui frappait le plus, c'étaient ses yeux. D'un gris argenté, changeant au gré de la lumière, entre acier froid et brume chaleureuse, ils semblaient scruter le monde avec une pointe de malice. Un sourire en coin logeait

presque sur ses lèvres, comme s'il connaissait un secret que le reste du monde ignorait. Sous ses airs détendus, il avait une certaine prestance, naturelle, inexplicable... Il portait un manteau en laine fine bleu foncé, une culotte beige ainsi que des bottes qui montaient aux genoux.

— Je... je regarde, c'est tout, murmura-t-elle.

— Pas besoin de voler, rassure-toi. Ce n'est qu'un vieux journal d'apothicaire, ajouta-t-il en lui tendant le livre. Tu peux le prendre. Tiens, dit-il en le lui tendant.

— Je n'ai pas de quoi vous payer, répondit-elle.

— Laisse-moi te l'offrir.

Elle le fixa, ahurie par cet élan de trop grande bonté qu'elle ne comprenait pas. Elle se demanda ce qu'il voulait, s'il désirait l'acheter pour lui demander en retour, une faveur, un service ou même son corps, ce que beaucoup attendaient en retour d'un geste dit « noble ». Certes, c'était un travail mais pas celui d'Elwyn qui ne correspondait pas du tout au profil que ces messieurs venaient chercher. Il était clair qu'elle ne faisait pas partie du bordel qui se trouvait dans un coin caché de village. Et elle ne voulait devoir de service à personne et encore moins de faveur.

Elle l'observa, ses traits étaient nobles mais fatigués, ses mains bien soignées mais une cicatrice courait sur son poignet gauche. Il n'était pas marchand. Il n'était pas d'ici.

— Que voulez-vous en échange ? le questionna brusquement Elwyn, méfiante. Je vois bien que vous n'êtes pas de Lyssar.

— Observatrice. Je viens de Léandre. Mon père commerce dans le cuir. Tu peux me tutoyer, cela ne me dérangerait pas, bien au contraire.

— Vous n'avez pas répondu ! Que voulez-vous en échange du livre ? Je n'ai rien à vous offrir et encore moins mon corps ! rétorqua-t-elle sur la défensive.

— Absolument rien, je te rassure, je voulais juste faire un geste noble pour une belle dame. Je te le promets rien de plus. Et encore une fois tu peux me tutoyer, j'ai l'impression d'être un Sir quand tu me parles de cette manière, dit-il en souriant.

— Ce n'est pas correct de tutoyer des bien-nés dans votre genre et puis je ne vous connais pas, persista-t-elle, douteuse.

Il pencha légèrement la tête.

— Tu as un nom ?

— Elwyn.

— Moi, c'est Kael. Et des gens dans mon genre ? Je suis vexé que tu aies autant de préjugés, tous les bien-nés ne sont pas mauvais, plaisanta-t-il en posant une main sur son cœur, mimant d'être outré.

— Les mots ont du pouvoir sur des gens de mon rang.

— Je le comprends, mais s'il te plaît accepte ce présent. À mes yeux ce n'est qu'un livre mais pour toi c'est certainement plus.

Elle détourna le regard, gênée. À Lyssar on ne voyait que peu de gens venir de Léandre, généralement c'était leurs domestiques qui y faisaient leurs courses. Et Elwyn n'avait jamais reçu de cadeau. Le jeune homme, toujours le bras tendu, lui offrait un livre. Elwyn, hésitante, le saisit avec une certaine appréhension. Pour elle, les livres étaient bien plus que de simples objets de papier : ils renfermaient des histoires, des mondes entiers où elle pouvait s'évader et oublier le reste du monde. Sans compter qu'il bourdonnait, l'appelait. Elle le désirait vraiment.

— Merci, répondit-elle doucement, toujours gênée par cet élan de gentillesse.

— Que fais-tu maintenant ? lui demanda-t-il tout souriant.

— Je travaille, je livre du linge, c'est tout.

À cet instant, un cri d'homme fendit l'air. Un cheval fou s'était détaché d'une charrette remplie de tissus et galopait vers Elwyn et Kael trop rapidement. Son propriétaire avait beau l'appeler, il ne revenait pas. Le cheval s'emballait dans la ruelle et au fur et à mesure qu'il s'approchait, les yeux d'Elwyn s'agrandirent quand elle comprit l'horreur de la situation. Un enfant se trouvait là, jouant seul au milieu du passage et inconscient du danger. Elle, la jeune fille, n'hésita pas, elle lâcha son panier, courut vers l'enfant qu'elle agrippa puis roula au sol pour esquiver le cheval. Il passa à un souffle.

Elwyn le cœur battant la chamade et l'enfant en pleurs dans ses bras, vérifia qu'il n'avait rien.

— Tu es blessé ? lui demanda-t-elle en douceur.

— N... non, sanglota-t-il

Autour d'eux, la foule en liesse regarda la scène sans bouger, sans les aider, sans leur demander comment ils allaient. Seul Kael s'avavançait vers eux et tendait la main à Elwyn pour l'aider à se relever, ce qu'elle ne fit pas. À la place, elle palpait le corps du petit rouquin pour voir si aucune plaie n'était présente car l'adrénaline pouvait faire oublier toute douleur, mais rien. Il allait bien. C'est à ce moment qu'elle regarda encore la main de Kael mais elle décida de se relever seule. Comme elle avait l'habitude de faire.

— Tomas ! cria une femme.

Une dame aux cheveux d'un roux terne accourut vers eux, puis attrapa le garçon violemment dans ses bras.

— Combien de fois je t'ai dit de ne pas jouer au milieu de la ruelle ! cria-t-elle.

Elle toisa Elwyn, puis lui tourna le dos, son fils dans ses bras, ne la remerciant pas. Elle n'avait jamais compris pourquoi, mais les gens se méfiaient d'elle, l'ignoraient ou ne la regardaient même pas.

Mais Kael, lui, fixait Elwyn. Elle ne se rendit compte de sa blessure qu'en suivant son regard posé sur elle. Sa main, en sang. Sa paume avait brillé le temps d'un battement de cœur.

— Tu es blessée, dit-il doucement.

— Ce n'est rien.

— Ce n'est pas rien, tu saignes ! Et ça a scintillé ! insista Kael.

— Non. C'était un jeu de lumière. Le soleil. Rien de plus, se défendit-elle.

Le monde semblait s'être ralenti depuis qu'elle avait vu son sang luire. *C'était juste le soleil.* Elle répéta ces mots comme une prière.

— Ce n'est qu'une égratignure et qu'un peu de sang, ma mère est la guérisseuse du village, elle va me soigner, répondit Elwyn, interloquée par son inquiétude.

— Tu es sûre ? demanda Kael.

— Arrêtez d’insister ! Pourquoi vous inquiétez-vous autant ? Je vais simplement panser la blessure avec du tissu.

Elwyn ne comprenait pas qu’il se soucie d’elle. Jamais personne ne l’avait traitée ainsi. Elle récupéra le linge tombé sur le sol, Kael l’aida, ce qu’elle trouvait étonnant. Toute son attitude était vraiment déconcertante pour elle. Habituellement personne ne l’aidait...

Ses habits étaient recouverts de boue et de sang séché. Elle aurait bien découpé une robe provenant du bac à linge mais cela lui vaudrait certainement des coups de bâtons alors elle s’abstint. Elle déchira un bout de son jupon pour entourer sa paume ouverte et couverte de sang. Avec la boue, il faudrait certainement que sa mère, si elle pouvait l’appeler ainsi, la soigne rapidement avant que la plaie ne s’infecte.

Une fois la blessure bandée, elle lui tourna le dos et lui cria :

— Je dois y aller, j’ai du linge à livrer !

Le panier pesait plus lourd que d’ordinaire. Les bras d’Elwyn tremblèrent tandis qu’elle remontait la ruelle escarpée vers la maison de la lavandière. Une fois cette tâche accomplie, Elwyn retournait chez les Valdris. Sa matinée s’était déjà terminée qu’elle se sentait sale et épuisée.